L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 3 AOUT 1890. 63me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS. DIMANCHE, 3 AOUT 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE DEMAIN LUNDI.

Par M. F. Michel, constable de la Quatrième Cour de Cité—A son entrepôt, No 1 036 rue Magazine—Un lot de meubles de maison.

La France de Jeanne d'Arc.

On a, peut être, un peu trop exalté Gambetta, au point de vue politique : ce n'était pas, tout-à-fait, l'homme d'Etat étonnant que ses partisans et ses disciples ont voulu faire de lui. Qu'il en eut toutes ou presque toutes les aptitudes, cela est possible ; mais l'expérience lui manquait. Il y a des sommets que l'on n'atteint qu'après avoir, longtemps et péniblement, gravi la montée, de rocher en rocher ; après s'être meurtri les mains et les pieds aux ronces du chemin. Il y a des habiletés que l'on n'acquiert qu'après avoir, pendant de longues années, manié, retourné, trituré les hommes. Gambetta lui-même le comprenait bien, quand, en dépit des enivrements de la popularité auxquels on cède si facilement, à l'âge qu'il avait, il s'en allait, spontanément, docilement, écouter les leçons du vieil et madré petit bourgeois que l'on appelait M. Thiers. Mais ce qu'on ne saurait trop louer en lui, c'est le sentiment national ; il l'avait, développé au suprême degré. La corde patriotique avait, chez lui, de toutes puissantes vibrations, des sonorités merveilleuses. Il a été, un instant—gloire extrêmement rare—l'incarnation du sentiment populaire, l'âme de la patrie. C'est par là qu'il mérite de rester et qu'il restera.

On n'a pas assez remarqué, qu'en France, les nouveaux venus, les naturalisés, ceux qui ne datent que d'une ou deux générations, s'éprennent, avec une extrême vivacité, des avantages de ce grand et généreux pays : qu'ils sont empoignés, jusqu'au fond de l'âme, par les qualités chevaleresques, par les vertus hospitalières de ses habitants. Ils se passionnent pour lui, et deviennent, parfois, de meilleurs patriotes—au sens le plus large du mot—que les plus vieux Français, en qui l'amour du sol natal est, souvent, légèrement adultéré par les traditions, les préjugés, l'esprit de secte, de caste ou de parti. De là, les illustrations, porteuses de noms étrangers, que l'on rencontre dans la République sœur, en plus grand nombre que partout ailleurs. C'est aussi ce qui avait fait de Gambetta un admirable entraîneur, un entraîneur plus admirable encore.

Il avait le don de jeter, à l'improviste, dans la conversation ou à la tribune, des mots admirablement ciselés et d'un relief saisissant. Le moins célèbre de tous, mais le meilleur, le plus beau, le plus noble, parce qu'il n'est ni d'un chef de parti, ni d'un sectaire, mais d'un patriote pur—est celui qu'il trouva, le jour où il se déclara, hautement, "le dévot de Jeanne d'Arc"—une nouvelle dévotion qu'il adoptait, une sorte de nouvelle religion qu'il contribuait à fonder—la religion du sol natal.

Avec la sagacité qu'algüisait, en lui, son ardent amour pour une nation qui le traitait en enfant gâté, il avait compris qu'au lendemain des désastres de 1870 et de la mutilation de la France, le moyen le plus efficace de relever les esprits, de ratimer les courages, c'était de glorifier, d'exalter, l'héroïne qui, jadis, chassa les Anglais des villes conquises, ni sacrer le roi à Reims et reconstituer le royaume démembré; c'était de relever le culte de celle qui symbolise, aux yeux des Français, la religion du sol natal.

En cela, du reste, Gambetta n'inventait rien : il avait eu un grand précurseur, l'illustre et regretté évêque d'Orléans, le véritable restaurateur du culte de Jeanne d'Arc. Il est impossible de prononcer le nom de la rédemptrice de la France, sans que celui de Mgr Dupanloup ne vous vienne aux lèvres. Mgr Dupanloup ! Un vrai dévôt, celui-là, dans le sens le plus littéral du mot, car ce n'étaient pas seulement des monuments, des statues qu'il demandait pour elle : ce qu'il voulait, c'était la bénéfiction.

Mais, n'est-il pas étonnant de voir deux hommes—partis de points si opposés, l'un des extrémités du rationalisme le plus intransigeant ; l'autre, des hauteurs de la foi la plus dogmatique—se rencontrer sur le même terrain, relever le même culte, s'unir dans la même dévotion ?

Depuis eux, le mouvement s'est accentué ; il a pris des proportions inattendues, merveilleuses. Toute la France s'est levée, pour acclamer l'héroïne. Catholiques, Protestants, Juifs; croyants sincères, indifférents, incrédules ; monarchistes et républicains, modérés et radicaux ; la noblesse, la bourgeoisie, le peuple; la chaire, la tribune ; le théâtre, l'opéra, la tragédie, la pantomime ; la poésie, la musique, la peinture, la sculpture—tout veut concourir à glorifier celle qui a sauvé le pays. On la chante sur tous les modes, on la célèbre de toutes les façons ; les monuments se multiplient, les œuvres s'entassent sur les œuvres ; toute la Presse retentit de son nom ; Un second évêque—Mgr Pagis, nouveau St-Bernard, succédant à Mgr Dupanloup, autre Pierre l'ermite, parcourt le pays, prêchant une seconde croisade en l'honneur de Jeanne. Ce n'est plus une pâle et froide allégorie comme la "Germania" d'outre-Rhin, qu'il veut dresser sur les hauteurs de la frontière menacée, mais la figure réelle de la humble bergère de Domrémy, de la voyante de Vaucouleurs, de la fervente chrétienne qui communiait avant d'aller au combat; de chevalier bardé de fer, qui entraînait la victoire après soi, de la vierge martyre de la place de Rouen.

Quelqu'un a été plus loin encore : il a demandé que l'on fît, de l'anniversaire de son supplice, un jour de fête nationale. Rien ne manque à la gloire de l'héroïne, pas même la réhabilitation, pas même l'apothéose, de la bouche de Voltaire. Aveuglé par sa haine pour tout ce qui rappelait, de près ou de loin, l'idée chrétienne, Voltaire avait osé, dans une œuvre que la pudeur défend de nommer, salir cette noble figure—la plus pure des temps modernes. Cette odieuse profanation pesait aux lèvres français. Ils ont fouillé les œuvres du profanateur, et ils y ont trouvé, dans son *essai sur les mœurs*, l'éloge suivant, qui étonnera, de la part de cet impitoyable contempteur du passé : "La réponse de Jeanne d'Arc à ses juges est digne d'une mémoire éternelle.... Il est fait pour rouir par le feu celle qui était en des siècles dans les temps héroïques, où les hommes en élevaient à leurs libérateurs."

Ces temps sont passés, en effet, mais le sentiment national, le patriotisme, restent, et la gloire de l'héroïne est plus grande que jamais. Nous ne voyons de changé que la forme, dans les honneurs qu'on lui rend. Il y a trop à attendre d'un peuple chez qui la reconnaissance envers ses bienfaiteurs, de tels créateurs, et la religion du sol natal, de tels relèvements.

L'INSTANTANE.

Comme on discutait entre gens sérieux des inventions modernes et des merveilleuses applications de la science, Jacques Beaufranc, un grand garçon brun, à la physionomie plus souriante qu'il ne sied à un professeur de mathématiques, sollicité de dire à son tour quel était à son avis la plus utile découverte de l'esprit humain, se prit à rire :

—Quoi ! vous osez prétendre, dit-il, que les plus profitables trouvailles des chercheurs modernes sont la vapeur, les explosifs, l'électricité, que sais-je ! Comme si c'était un plaisir de voyager si vite qu'on ne peut jouir des paysages traversés, de parler dans un téléphone à une personne dont on ne voit pas le nez, ou d'avoir les dents enlevées, même sans douleur, par un bouiet venu Dieu sait d'où ! En vérité, pour des réputés sages, vous êtes bien fous !

Comme ces paradoxes du jeune professeur amenaient un sourire mal retenu sur les lèvres de ses amis, Jacques Beaufranc continua imperturbable :

—Mais oui, les inventions ne valent qu'en raison directe du bonheur qu'elles nous procurent. C'est pourquoi je trouve absurdes vos chemins de fer, odieux vos canons, monstrueuse votre dynamite. D'ailleurs il n'y a pour moi qu'une découverte moderne louable sans restrictions, une science qui est aussi un art.

—Et c'est ?

—La photographie.

Ce fut un grand éclat de rire. Décidément, ce Beaufranc n'avait pas son pareil pour blaguer à froid. Cependant, avec un flegme étonnant, le jeune professeur continuait :

—Oui, la photographie qui ne fait de mal à personne et du bien à beaucoup, qui fait revivre au foyer du fils, immortels comme leur souvenir, les traits chéris des parents disparus, qui console de l'absence des êtres aimés, et à laquelle d'ailleurs je dois mon mariage.

Il se fit un grand silence de curiosité.

—Voilà, j'avais acheté, sitôt qu'ils parurent, un de ces appareils de photographie instantanée, gros tout au plus comme un réveille-matin, légers et portatifs. Vous dissimulez votre appareil sous votre brae, dans votre gilet, peu importe ; au moment voulu, vous appuyez sur un bouton, et tout ce qui est devant votre objectif se trouve gravé sur la plaque *in utrumque*. Que de fois j'ai stupéfié des gens qui me voyaient pour la première fois en leur montrant leur portrait très ressemblant, très naturel et dénué de l'air de contrainte habituel aux photographies posées dans l'atelier ! Que de fois j'ai opposé à des dénégations d'élèves punis criant à l'injustice leur photographie au moment où le bras levé ils me lançaient une boulette de papier mâché ! Mais j'arrive à mon mariage.

Je débutais dans le professorat au collège d'Ambleville et j'habitais un petit appartement au premier étage. Vis-à-vis de ma maison, de larges panonceaux dorés annonçaient l'étude de Me Pradoux, le notaire, aujourd'hui mon beau-père. Au dessus des bureaux, la fenêtre de son cabinet de travail ouvrait en face de la mienne, et à travers la rue très étroite je pouvais voir comme chez moi tout ce qui se passait chez mon voisin. Or, dès le premier jour, je n'y vis guère qu'une chose, sa fille, Mlle Valentine ; elle allait et venait dans la maison, vaquant à tous les soins du ménage, car Me Pradoux était veuf, animant de son rire argentin et de sa gaieté fraîche cet intérieur paparassier, vraiment adorable—excusez ce panégyrique de ma femme—dans l'éclat merveilleux de ses dix-huit printemps. Sa première apparition fut pour moi un coup de foudre, ce coup de foudre que les psychologues nient seulement parce qu'il ne l'ont jamais ressenti.

Hélas ! dès le premier jour aussi cet amour inconvenantable m'apparut ce qu'il était, fou, insensé, irréalisable et voué à de perpétuelles douleurs. Me Pradoux était riche, très riche et je n'avais en regard de ses écus que de maigres diplômes et des appointements plus maigres encore. Aussi m'étais-je renfermé dans mon amour silencieux comme dans un sanctuaire, me contentant de regarder tristement dans une adoration naïve et discrète Mlle Valentine. Un jour l'idée audacieuse me vint de la photographier instantanément, à son insu, et de conserver du moins son image ; j'apportai mon petit appareil sur la fenêtre et, négligemment, sans ostentation, je photographiai ma jolie voisine à l'instant précis où elle embrassait son père, une autre fois, je la saisis pendant qu'elle arrosait des fleurs à sa fenêtre. Bref, au bout d'un mois, j'avais une galerie originale, un vrai musée de portraits de ma bien aimée. Avec elle s'étaient trouvées fixées sur mes plaques une quantité de personnes qui lui parlaient ou qui se trouvaient avec elle dans le cabinet de son père au moment de mon opération et tous souvent le feuilletais en cachette, heureux et triste à la fois, cette collection précieuse ou m'apparaissait également belle de face ou de profil, gracieuse ou gaie, mon idéale voisine.

—Un jour, je ne vis plus Mlle Valentine et j'appris qu'elle était malade ; puis, dans la semaine qui suivit, une autre rumeur, grosse de conséquences, parvint jusqu'à moi. Me Pradoux était ou allait être ruiné à fond par un banquier de réputation douteuse dont il avait risqué et perdu la fortune en manvaises spéculations. On parlait même de poursuites correctionnelles possibles. Le procès devait venir au tribunal civil. Je me rendis à l'audience.

Me Pradoux avait l'air triste, très abattu et cependant son visage reflétait l'innocence et la probité. J'entendis tour à tour avec une anxiété douloureuse le père de Mlle Valentine, le plaignant et les avocats. L'affaire se résumait en deux mots. Le banquier avait confié une grosse liasse de valeurs à Me Pradoux, il prétendait que celui-ci ne les lui avait pas rendues. Me Pradoux affirmait au contraire qu'il les lui avait restituées de main à main dans son cabinet. M. Monquero, le banquier, niait jusqu'à cette visite. Pas de témoins, Mlle Valentine étant malade, et d'ailleurs son témoignage était irrégulièrement sans valeur.

Les débats allaient être clos, probablement par la condamnation de Me Pradoux, quand son adversaire se détourna vers le public avec un regard de triomphe. Immédiatement je reconnus cette tête pour l'avoir vue souvent. Mais où ? Je sentais qu'il y avait là une question d'une importance capitale.... Soudain la lumière se fit dans mon esprit. Cette figure-là était enregistrée sur une des nombreuses photographies instantanées du cabinet de mon voisin que j'avais prises de ma fenêtre. Mais alors, M. Monquero était bien allié chez le notaire.

Cette visite qu'il niait, il l'avait faite, et le tribunal devait le savoir. Je m'élançai vers l'avocat de Me Pradoux, je lui dis en deux mots l'histoire, et dix minutes après j'arrivais essoufflé devant le tribunal, agitant une photographie.. Il n'y avait pas à s'y tromper, la ressemblance était frappante. Me Pradoux, appuyé d'une main sur le rebord de sa fenêtre, remettait de l'autre main une liasse de papiers à M. Monquero....

Vous devinez sûrement la suite. Le tribunal remit à huitaine un jugement qu'il dut prononcer par défaut, l'honnête Monquero ayant mis la frontière belge entre la justice et lui, et Me Pradoux invitait le soir même son sauveur providentiel à dîner.

Mlle Valentine, encore souffrante, plus jolie encore dans sa pâleur de convalescente se précipita vers moi.

—Vous avez sauvé la fortune et qui plus est l'honneur de mon père, dit-elle, en m'étreignant les mains. Rien, absolument rien, ne pourra vous témoigner suffisamment notre reconnaissance....

—Mais si, interrompis-je, mais si.

Et décidé à tout, j'entraînai M. Pradoux dans son cabinet, je lui racontai le secret de ces photographies et mon amour et mes espérances.... J'abrège : deux mois après nous étions mariés.

Jacques Beaufranc s'était arrêté et promenait un regard satisfait sur ses amis ébahis.

Voilà, acheva-t-il sentencieusement, comment la photographie fait des mariages.

—*Instantanés*, continua un loustic.

FERNAND DE FLEURY.

Les marchands d'innavables trouveront des lots de bois de construction au H. Weston Lumber Company.

J. W. ADAMS, Agent Général.

La dernière de Gavroche.

Il rencontre un nègre de plus beau noir, fumant voluptueusement une "grabber" toute neuve, du plus beau blanc.

—Mâtin ! s'écrie Gavroche, en v'là-z-un qui a colorié sa tête avec sa pipe !

Les brasseurs trouveront des schooners de bois de construction au H. Weston Lumber Company.

J. W. ADAMS, Agent Général.

Le calme sera rendu à ces nombreux martyrs de la nervosité et des maladies nerveuses de tous genres par l'usage du Hostetter Stomach Bitters. Il faut toutefois en faire un usage constant, car il n'y a rien de tonique plus agréable et plus efficace que celui-là. Il est bien supérieur à tous ces pseudo toniques alcoolisés qui contiennent des poisons. A la nature fatiguée, épuisée, il convient de donner des remèdes qui la calment, la fortifient. Le stomachique tant et si légitimement prôné par les médecins facilite le travail de la digestion et agit d'une façon très heureuse sur les reins de même qu'il guérit du rhumatisme et de la constipation.

Les Pilules d'Ayer sont à la tête de tous les apéritifs et de tous les purgatifs. Leur action est douce, pénétrante et complète.

Des expériences fort intéressantes viennent d'être faites par la Compagnie des chemins de fer du Nord.

Un train spécial, composé de 16 voitures et portant, en morceaux de plomb, le poids d'un train chargé de voyageurs, c'est-à-dire 203 tonnes, a été lancé de Paris à Calais. Le trajet, qui est de 297 kilomètres, a été effectué en 3 h. 53 m., y compris 7 minutes d'arrêt à Amiens et à Abbeville, le train avait une vitesse moyenne de 83 kilomètres à l'heure ; mais il a atteint le chiffre de 115 kilomètres à l'heure vers la pente de Survilliers.

La locomotive de ce train spécial a été construite sur les indications de M. Ferdinand Mathias, ingénieur en chef, et de M. Sauvage, ingénieur principal. Elle repose sur les rails par deux grandes roues accouplées à l'arrière, et elle est munie à l'avant d'un petit charriot porté par deux roues.

Belle-maman est malade, bien malade. Elle vient d'avoir une crise qui a failli l'enlever.

—Eh bien ! docteur ? fait le gendre au médecin qui sort de la chambre.

—Du courage, mon ami, du courage !

—Quoi ?.... Est-ce que ?....

Le médecin serre bien fort la main du gendre, et après un silence :

—Du courage.... Elle est sauvée !

Notes d'album :

A force d'indépendance dans le caractère, on finit par devenir l'esclave de sa propre liberté.

La fausseté est un sixième sens que la nature a donné aux femmes.

Dans un dictionnaire, on ne trouve pas ce qu'on sait, encore moins ce qu'on ne sait pas.

Madame X....une bavarde de première classe, vient de mourir.

Voici dans quels termes son gendre a notifié le décès à un de ses amis :

"Ma belle mère a cessé.....de parler, ce matin, à sept heures un quart !"

La science fait son chemin dans les masses.

Entendu hier, rue Lafayette :

Un cocher à un petit bonhomme qu'il a manqué d'écraser et qui se rebiffe :

—Hé ! va donc, bacille en virgule !

Dans une pièce nouvelle des Folies-Dramatiques, *la Petite Fronde*, le public a beaucoup fêté un mot qui y figure.

—Je suis jaloux, dit un mari à sa femme, jaloux comme un piège.

—Qui, répond la femme, comme un piège à loupe.

Toto a été fouetté.

Le lendemain, sans rien dire, il monte chez l'avoué, qui demeure au-dessus, et entre intrépidement dans le cabinet de l'homme de loi :

—Eh bien ! mon petit ami, qu'est-ce que vous voulez ?

—Je voudrais divorcer avec papa et maman.

La Salsepareille d'Ayer est recommandée par les meilleurs médecins, comme le seul remède infaillible, pour purifier le sang.

Les planteurs trouveront peutres et potenux au H. Weston Lumber Company.

J. W. ADAMS Agent Général.

LABATUT—Décédé hier matin, samedi, 2 août 1890, à 3 heures. De ISIDORE LABATUT, natif de la Nouvelle-Orléans, âgé de 97 ans et 4 mois. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de la famille sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui après-midi (dimanche) à 5 heures. Le convoi partira de sa résidence rue Royale, entre St Pierre et Toulouse.

De la part de la famille et de ses petits-enfants Puig.

LARQUIÉ—Décédé, hier, à 2 heures P. M., HENRI LARQUIÉ, âgé de 61 ans, natif de Bouniou, Canton d'Arzacq, Basses Pyrénées, France, et résidant à la Nouvelle-Orléans depuis quarante ans. Les amis et connaissances des familles Lamqué, Conjot, St Raymond et Bruno, ainsi que les membres de la Société Française et de l'Union Française, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu dimanche, 3 août, à 4 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière demeure, rue Dumaine, No 208, entre Marais et Frème.

De la part de sa famille.

L'Union Française.—Les membres de cette Association sont priés d'assister à l'enterrement du sociétaire HENRI LARQUIÉ, natif de Bouillon, canton d'Arzacq, Basses Pyrénées, France, décédé le 2 août à 2 heures P. M., âgé de 61 ans. Le convoi partira de la résidence No 208 rue Dumaine aujourd'hui, à 4 heures P. M.

Par ordre de

FRANÇOIS TUJAGUE, Président.
P. ROSSONNEY, Secrétaire. 3 août—1f

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans—Décédé, hier, à 2 heures P. M., à l'âge de 61 ans, HENRI LARQUIÉ, membre honoraire, natif de Bouillon, Canton d'Arzacq Hautes Pyrénées, France. M.M. les Sociétaires et spécialement ceux de la catégorie du mois d'août, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, à 4 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière résidence, No 208 rue Dumaine, près Marais.

Par ordre du Président,

JOS. BAYLE.
L. SIMON, Secrétaire. 3 août—1f

TURCOTTE.—Décédée, hier, 2 août 1890, à 2 heures P. M., à l'âge de 10 mois et demi, JUANITA, fille de L. A. TURCOTTE et de CAROLINE LAROSE. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, dimanche, 3 août, à 5 heures P. M., du No 594 rue Nord Claiborne, près Champs-Elysées.

TO-KALON.

Vins rouges, Sauterne et Reesling, vins blanc, Tokay, Angelica, Muscatelle, Blackberry Brandy, Porto, Sherry, Chablis et du brandy fait avec le raisin pur, supérieur et par excellence, venant directement du vignoble de S. W. Crabb, Oakville, comté Napa, California.

Paul N. Vermeuille, Sole Agent
129 rue Royale, coin Toulouse
Sample Room No 67 1/2 rue Carondelet, coin Perdido. 9 juil—6 m

Louisiana Brewing Company.—Les actionnaires de la Louisiana Brewing Company sont par le présent notifiés que la New Orleans Brewing Association est maintenant prête à échanger les actions de la Louisiana Brewing Company pour des actions dans la New Orleans Brewing Association.

ERNEST PRAGST,
Secrétaire New Orleans Brewing Association.
3 août—1 sem

Société des Laitiers.—Les officiers et membres de la dite Société sont priés d'assister à la réunion spéciale qui aura lieu LUNDI, 4 août à 8 heures P. M., à leur local habituel pour affaires importantes.

Par ordre de

PIERRE PUISSEGUR, Président.
P. CAZALOT, Secrétaire. 3 août—1f

COLLÈGE JEFFERSON.

Paroisse St-Jacques, Lne.

Sous la direction des Pères Maristes.

Ce Collège est situé à "College Point" sur les rives du Mississipi, à 50 milles en amont de la Nouvelle-Orléans, et a avec celle-ci des communications de toutes les heures par bateaux et par les chemins de fer "Mississippi Valley" et "Texas Pacific."

Conditions modérées.—La session commencera le 7 octobre. Pour toutes informations, s'adresser au Très Rev. Thomas Henry, Convent P. O., paroisse St-Jacques, Lne.
2 août—au 7 sep.

Université Tulane de la Louisiane.—La prochaine session annuelle du Collège Tulane, Ecole Supérieure et "Sophie Newcomb Memorial College" commencera le lundi 20 octobre 1890; le Département du Droit ouvrira le 17 novembre. On peut se procurer des catalogues renfermant toutes les informations désirables en s'adressant au secrétaire de l'Université.

WM. PRESTON JOHNSTON,
3 août—3m Président.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux îlots de la rue du Canal. 2me district.

1er nov89—1 an—mer.jeu.dim

Avis.

$300,000.

Nouvelle-Orléans, 28 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement, pour le compte de Wm. Carels, 307 Pine street, Philadelphie, Pa., un vingtième du billet No 92,561, tirage à numéro simple, classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Premier Gros Lot de Trois Cent Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, vendu à Washington, D. C., et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la Compagnie.

C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.

Avis.

$300,000.

Nouvelle-Orléans, 26 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement, pour le compte de Mme Jane Howarth, 401 Central avenue, East Newark, N. J., un vingtième du billet No 92,561, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Premier Gros Lot de Trois Cent Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, vendu à Washington, D. C., et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la Compagnie.

C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.

Avis.

$300,000.

Nouvelle-Orléans, 18 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement, pour le compte d'un déposant, un dixième du billet No 92,561, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, dixième qui a gagné le Premier Gros Lot de Trois Cent Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit dixième au bureau de la Compagnie.

JOHN C. TANZMANN
Courier de la Germania National Bank.

Avis.

$300,000.

Nouvelle-Orléans, 21 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement, pour le compte de Emil Hesse, 173 N. Front street, Baltimore, Md., un vingtième du billet No 92,561, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Premier Gros Lot de Trois Cent Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, vendu à Washington, D. C., et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la Compagnie.

C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.

Avis.

$300,000.

Nouvelle-Orléans, 21 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de A. J. Wyman, 24 Arnold street, Hartford, Ct., un vingtième du billet No 92,561, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Premier Gros Lot de Trois Cent Mille Piastres le mardi 15 juillet 1890, vendu à Washington, D. C., et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la compagnie.

C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.

Avis.

$300,000

Nouvelle-Orléans, 19 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de W. J. McKivee, 1223 South Mirvale street, Philadelphia, Pa., un vingtième du billet No 92,561, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Premier Gros Lot de Cent Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, vendu à Washington, D. C., et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la Compagnie.

C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.

Avis.

$300,000

Nouvelle-Orléans, 23 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement, pour le compte du Pacific National Bank, Tacoma, Wash., deux vingtièmes du billet No 32,794, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtièmes qui ont gagné le Deuxième Gros Lot de Cent Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation des dits vingtièmes au bureau de la Compagnie.

A. J. DRYSDALE,
Coureur de la New Orleans National Bank.

Avis.

$100,000.

Nouvelle-Orléans, 19 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de Thornton Wright & Co., San Antonio, Tex., un vingtième du billet No 32,794, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Deuxième Gros Lot de Cent Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la compagnie.

L. T. SANTANA,
Commis à la correspondance de la State National Bank, Nlle-Orléans, Lne.

Avis.

$100,000.

Nouvelle-Orléans, 17 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement, pour le compte de la Vicksburg Bank, Vicksburg, Miss., un vingtième du billet No 32,794, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Deuxième Gros Lot de Cent Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la Compagnie.

T. B. ROACH,
Caissier Southern National Bank, Nouvelle-Orléans Lne

Avis.

$60,000.

Nouvelle-Orléans, 29 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement, pour le compte de Lee Ash, 609 Tenth street, San Francisco, Cal., un vingtième du billet No 32,794, tirage à numéro simple, classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Troisième Gros Lot de Cent Mille Piastres, le mardi 15 juillet 1890, et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la compagnie.

C. A. PARDUE,
Agent de la Wells, Fargo & Co's Express.

Avis.

$50,000.

Nouvelle-Orléans, 25 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de R. F. Ebert, chambre 2, 208 Superior street, Cleveland, Ohio, un vingtième du billet No 26,747, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Troisième Gros Lot de Cinquante Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, et que le montant en a été promptement payé sur présentation du dit vingtième au bureau de la compagnie.

C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.

Avis.

$50,000.

Nouvelle-Orléans, 23 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de Jno. W. Geiger, south east corner Pratt and High streets, Baltimore, Md., un vingtième du billet No 26,747, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Troisième Gros Lot de Cinquante Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890, vendu à Washington, D. C., et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du dit vingtième au bureau de la Compagnie.

C. A. PARDUE,
Agent Southern Express Company.

Avis.

$50,000.

Nouvelle-Orléans, 23 juillet 1890.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de la First National Bank, Waco, Texas, un vingtième du billet No 26,747, tirage à numéro simple, Classe G, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, vingtième qui a gagné le Troisième Gros Lot de Cinquante Mille Piastres, le mardi, 15 juillet 1890 et que le montant en a été promptement payé sur présentation du dit vingtième au bureau de la compagnie.

CHAS. SANTANA
Commis au change, Louisiana National Bank
26 juillet—2f PP
2 août—2 f. PP

Le Dr MIOTON,

A transféré son domicile au No 315 de la rue des Remparts, près Esplanade.

Heures de consultations à sa résidence, de 1 heure à 2 heures et demie P. M.

A son bureau, 217 Canal, heures de consultations de 3 à 4 heures P. M

2 août—1 m.

AVIS !

DE LA

FUMEURS DE CIGARETTES

N'en doivent fumer que les Meilleures !

LE HOME RUN !

Nous garantissons que les cigarettes HOME RUN sont les plus pures et les meilleures qui se fabriquent dans le monde.

F. Herrnsheim Bros. & Co.
25 mai—3m dim

LE BON COIN

—DU MARCHÉ—

Des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane.

Vendus 45 fois tirage du 15 juillet.

Les ordres de la campagne sont sollicités.

E. J. LANNES,
Coin Camp et Girod Nlle-Orléans, Lne.
4 mai—1 an dim.

VIN GALLEGOS, 50 CENTS LE GAL.

HENRY L. VILLERE

Avec E. Deléry, Pharmacien, 335 Dauphine, coin Marigny,

Propriétaire du célèbre "Fébrifuge Indien" du Dr Charles Deléry.

Sept—1an—Dim Mar. Jeu.

La peinture apprise en 20 leçons,

—PAR—

LE PROFESSEUR GEO. GAY,

ARTISTE PAYSAGISTE,

De l'Ecole Française,

6 RUE ST PIERRE, NOUVELLE-ORLÉANS.

Leçons tous les jours. Prix très modérés.
25 juil—1m

L'INDEPENDANCE BELGE,

Edition d'Outre-Mer,

Paraissant toutes les semaines et comprenant 10 PAGES DE TEXTE grand format.

La seule publication en langue française destinée spécialement à tous les pays d'Outre Mer et donnant le Résumé hebdomadaire du mouvement politique, artistique, littéraire, scientifique, industriel et commercial du monde entier.

Tableau graphique des transactions commerciales sur toutes les places, cours, marchés, etc.—Correspondances spéciales de toutes les capitales, modes, variétés, etc.—Romans feuilletons inédits des premiers auteurs contemporains.

A chaque numéro est joint un supplément littéraire de deux colonnes qui réunit la collaboration des nouvelistes, chroniqueurs et romanciers les plus en vogue.

PRIX D'ABONNEMENT :

Six Mois, 16 FRANCS.	Douze Mois 30 FRANC	

EDITION QUOTIDIENNE

Le meilleur marché, le plus répandu et le mieux informé des grands journaux européens en langue française.

PRIX D'ABONNEMENT :

Trois Mois, Fr. 15.	Six Mois, Fr. 30.	Douze Mois Fr. 60.

CONDITIONS

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un mandat sur la poste ou autre à vue sur Bruxelles, Paris ou Londres. Les abonnements commencent le 1er ou le 16 de chaque mois.

Envoi gratuit de numéros spécimens à toute personne qui en adressera la demande écrite à l'Administration :

17, rue des Sablons, Bruxelles.

On demande de bons agents.
8 sept—1f pr. m le 15m.

C. LAZARD & Cie

SES ANCIENS ET POPULAIRES

Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

29, 31, et 33 rue du Canal, coin North Peters, Nlle-Orléans, Lne

24 oct—1 an—dim mar ven

JOSEPH MAILLE, Président. HENRI S. DEGRANGE, Secrétaire et Trésorier.

THE ANGLO-AMERICAN Real Estate and Improvement Co.,

LIMITED,

Incorporée sous les Lois de la Louisiane, le 19 mars 1890.

No 166 rue de la Commune - - - - Nouvelle-Orléans, Lne.

FONDS CAPITAL.....$1,500,000

Fonds de réserve, $300,000. Fonds de placement, $1,000,000.

Les actions du fonds de placement sont de $100 chacune, et à chacune est assurée un dividende annuel de pas moins de 7 pour cent, payable le 15 juillet et le 15 janvier de chaque année, commençant le 15 juillet 1891.

Cette compagnie a une charte et est